

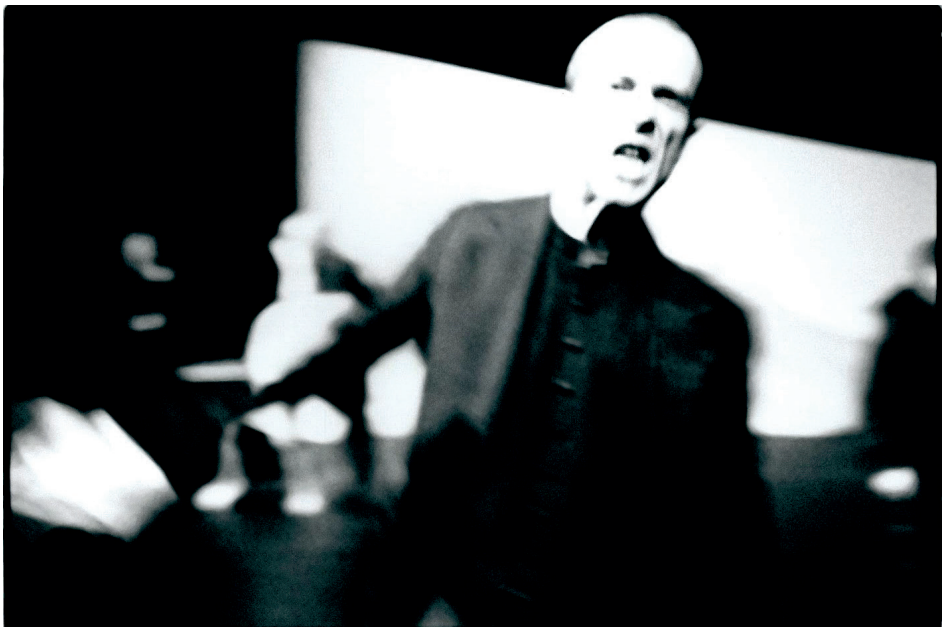
Brucelles

Brucelles (lat. Bersella), pinces très fines à ressort, pour saisir de petits objets. Sorte de pince à épiler. Pour saisir de petits objets. Sorte de pince à épiler.

Pièce à pièces, pièces en pièce. *Brucelles* est la rencontre et confrontation de trois univers (*Glabelle* (solo), *Les Taroupes* (duo) et *Keep Smiling* (trio)) autour d'un point central ou d'un lieu commun avec leurs propres rites, codes, jeux et traditions.

Métissage et coexistence, réorganisation d'une mini société dans la confrontation d'une solitude, d'une dualité et d'une tri-unité, autour de l'œuvre de Robert Walser, *L'institut Benjamenta*.

Brucelles (lat. Bersella), pinces très fines à ressort, pour saisir de petits objets. Sorte de pince à épiler. *L'institut Benjamenta*, Robert Walser. Depuis que je suis à l'institut Benjamenta j'ai déjà réussi à devenir une énigme pour moi-même. Moi aussi j'ai été contaminé par un contentement très bizarre que je n'ai jamais connu auparavant. J'obéis passablement, pas si bien que Kraus, qui pratique magistralement, avec zèle, l'art de se jeter cul par dessus tête au devant des ordres. Tous nous nous ressemblons sur un point. Nous sommes humbles, humbles jusqu'au dernier degré de la bassesse. Nous portons des uniformes. Eh bien cet uniforme nous humilie et nous relève tout à la fois. Nous avons l'air d'esclaves là-dedans et il se peut bien que ce soit une honte, mais nous avons aussi belle apparence et cela écarte de nous la profonde ignominie des gens qui se promènent dans des vêtements bien à eux, mais sales et déchirés .../... ce que je sais, c'est que je serai plus tard un ravissant zéro tout rond. Les personnages de Walser passent dans le roman d'un pas ferme et alerte, les yeux bien ouverts, en vrais vagabonds dont toute l'ambition est de passer sans attendre d'autre grâce que celle qu'il mettent à n'être rien. Jacob: rejeton épuisé d'une vieille famille qui met toute sa fierté à n'être plus que le dernier des valets, il nargue le monde d'en haut. Il se fout de lui, il s'en venge même, non pas par le mépris ou la révolte, mais paradoxalement, en proclamant sa vocation de le servir. The servant... Cette passion de l'échec déguisée en «amour du service». Voulant échouer en tout là où il peut, ne consentant à l'échec qu'en travaillant à se détruire lui même. Nous prenons très peu ici, on manque de personnel enseignant et nous autres garçons de l'institut Benjamenta nous n'arriverons à rien, c'est à dire que nous serons tous plus tard des gens très humbles et subalternes. L'enseignement qui nous est donné consiste principalement à nous inculquer l'obéissance et la patience, deux qualités qui promettent peu de succès, voire pas du tout. Des succès intérieurs certes. Mais quel profit tire-t-on de ceux là? Les victoires intérieures vous donnent elles à manger? Les yeux transmettent les idées c'est pourquoi je les ferme de temps en temps afin de n'être pas forcé de penser. À rester ainsi désœuvré, on sent tout à coup combien l'existence peut être pénible. Ne rien faire et garder de la



Brucelles LAURENT LAFOLIE

tenue, cela exige de l'énergie, celui qui travaille a la tâche facile a côté de cela. Nous autres élèves, nous sommes maîtres dans cet espèce de savoir faire. D'ordinaire l'ennui pousse les oisifs à se vautrer, à remuer les pieds, à bailler en ouvrant grand la bouche ou a soupirer un peu. Nous autres élèves, nous ne faisons pas ça. Nous serrons les lèvres et restons immobiles. Au dessus de nos têtes planent toujours les règlements maussades. Notre enseignement comporte deux parties, l'une théorique, l'autre pratique. Mais aujourd'hui encore, ces deux sections m'apparaissent comme un rêve, comme un conte de fées absurde et plein de sens tout à la fois... Apprendre par cœur est l'une de nos principales tâches. J'apprends très facilement par cœur, Kraus très difficile-

ment, c'est pourquoi il est sans cesse en train d'apprendre. Les difficultés qu'il doit surmonter sont le secret de son zèle et le mot de l'énigme qu'il pose. Il a une mémoire engourdie, et pourtant tout s'incruste profondément dans sa tête encore qu'avec beaucoup de mal. Ce qu'il sait alors est pour ainsi dire gravé dans son esprit comme dans du métal et il ne l'oublie plus jamais. Pas question pour lui de rendre ou d'éliminer ce qu'il a absorbé. L'un des principes de notre établissement est «peu mais à fond». Peu à peu je commence moi aussi comprendre quel monde grandiose se cache derrière ces mots. Graver réellement quelque chose en soi et pour toujours. Je reconnais que c'est important, et surtout que c'est bon et respectable. La partie pratique ou physique de notre enseignement consiste en la continuelle répétition d'une espèce de gymnastique ou de danse, peu importe comment on appelle cela. On s'exerce à saluer, à entrer dans une pièce, à se conduire comme il faut avec les femmes et à d'autres choses du même genre, tout cela d'une façon fastidieuse, parfois assommante, mais là encore je le vois le sens maintenant, il y a un sens profondément caché. On veut nous former et nous développer et non, c'est visible, nous bourrer de sciences. On nous éduque en nous forçant à connaître exactement la nature de notre âme et de notre propre corps. On nous donne clairement à entendre qu'à elles seules, la contrainte et les privations instruisent, et qu'il n'y a plus de bienfaits et de connaissances véritables dans un exercice tout simple et tout bête que dans l'acquisition de quantité de notions et de significations. Notre esprit se saisit de choses et d'autres et quand il en a saisie une, elle nous possède quasiment. Ce n'est pas nous qui la possédons, mais au contraire, ce que nous semblons nous être approprié règne sur nous. On nous inculque qu'il est d'un effet bienfaisant de s'adapter à un petit nombre de choses sûres et solides. C'est à dire de s'habituer aux lois et aux commandements imposés par une sévère autorité extérieure. Peut être veut-on nous abêtir, en tout cas on veut nous rendre humbles. Mais avec cela on ne nous intimide pas. Nous tous tant que nous sommes, nous savons parfaitement que la timidité est condamnable. Celui qui bégaye et montre sa peur, s'attire le mépris de notre demoiselle, mais nous devons être humbles et savoir que nous le sommes, savoir exactement qu'il n'y a rien de grand en nous. La loi qui commande, la contrainte qui oblige, et les innombrables règlements impitoyables qui donnent le ton et nous montrent les chemins. Voilà ce qui

est grand et non pas nous autres élèves. Or chacun de nous sent et moi le premier, que nous ne sommes que de pauvres petits nains sans indépendance, contraints à une obéissance perpétuelle. Et c'est bien ainsi que nous nous conduisons: humblement mais avec une extrême confiance. Nous sommes tous sans exception un peu énergiques, car la médiocrité et la misère dans lesquelles nous vivons nous donnent sujet de croire fermement aux quelques conquêtes que nous avons pu faire. Notre foi en nous-mêmes est notre modestie. Si nous ne croyions à rien, nous ne saurions pas que nous sommes insignifiants. Tout de même nous autres petits jeunes gens ne sommes pas absolument rien. Nous n'avons pas le droit de nous égarer ni de laisser courir notre imagination, il nous est interdit de voir loin, mais cela nous dispose au contentement et nous rend utilisables pour n'importe quel travail vite fait. Nous connaissons très mal le monde, mais nous apprendrons à le connaître, car nous serons exposés à la vie et à ses orages. L'institut Benjamenta est l'antichambre qui mène aux salles d'habitation et aux salons d'appareils de la vaste vie. Ici nous apprenons à éprouver du respect et à faire comme ceux qui doivent lever les yeux vers je ne sais quelle hauteur. Moi par exemple je suis un peu au dessous de tout cela, bon. Toutes ces impressions me feront d'autant plus de bien. Moi précisément, j'ai besoin d'apprendre à ressentir de l'estime et un respect confiant à l'égard de tous les objets du monde, car où irais-je si je ne tenais pas compte de l'âge, si je reniais Dieu, si je me moquais des lois et s'il m'était permis de fourrer déjà mon nez juvénile dans toutes les choses sublimes grandes et importantes? À mon avis c'est là justement le mal de la jeune génération actuelle, qui jette les hauts cris et appelle papa et maman au secours dès qu'il lui faut se plier un peu au devoirs, aux ordres et aux restrictions. Non, non en cela les Benjamenta sont mes chers guides, ma brillante étoile polaire, tant le frère que la demoiselle, sa sœur. Toute ma vie je penserais à eux. .../... ses manières font penser à un domaine où les éléments citadins et paysans, raffinés et grossiers se fondent en une culture humaine, gracieuse et forte .../... Quelque chose de vil et de mauvais on a tôt fait d'en éprouver la sensation, mais déchiffrer une chose brave et noble c'est si difficile et en même temps si attirant. Ce cher Kraus! C'est sur lui qu'on voit clairement ce que le mot culture signifie en fait. Où que Kraus se trouve conduit, plus tard on le jugera toujours comme un homme utile, mais

inculte, or a mes yeux il est cultivé lui précisément, et cela surtout parce qu'il représente un bon tout solide. Lui précisément on peut le nommer une culture humaine, Kraus n'est pas environné de connaissances ailées et zézayantes, en revanche quelque chose se tient en lui, et lui il se tient et se repose sur quelque chose. On peut lui faire confiance avec son âme même. Jamais il ne dupera ou ne calomniera quelqu'un, et c'est cela surtout, cette discrétion que j'appelle culture. Qui bavarde est un imposteur, quelqu'un de très gentil, peut être, mais dont la faiblesse qui le porte à parler à tors et à travers fait un compagnon vulgaire et méchant. Klaus se réserve .../... Presque tous les matins Kraus et moi nous battons à coups de mots chuchotés .../... Celui qui veut toujours le bien est toujours vaincu par celui dont le cœur n'est pas spécialement ouvert au bon et à l'utile .../... les gens qui savent se fâcher. Ah comme ils me sont sympathiques .../... Kraus se fâche, en toute occasion, c'est si beau, si humoristique, si noble. Et nous allons si bien ensemble. Il faut bien que celui qui s'indigne soit toujours en présence du pêcheur sinon il lui manquerait quelque chose .../... les hommes, oui je le ressens vivement, j'aime les hommes. Leurs folies, et leurs soudains mouvements d'irritations me sont plus chers et précieux que les plus délicates merveilles de la nature .../... Je suis encore sot aujourd'hui mais d'une manière plus délicate, plus aimable. Et en tout c'est la manière qui compte. Un homme peut-être aussi fou et ignorant que l'on voudra, s'il sait s'adapter, se plier et se remuer un peu, il n'est pas encore perdu, il fera son chemin dans la vie mieux peut être que le malin bourré de savoir: l'art et la manière: oui. C'est la fierté qui te coupe l'appétit. J'espionne et cela embellit ma vie car sans la nécessité d'espionner il n'y plus de vie du tout .../... On doit toujours être un peu préparé a toutes les attaques et a toutes les offenses possibles. .../... ils se dominant, mais la hâte, le désir, la souffrance et l'inquiétude mettent une leurre tremblante dans les yeux pleins de convoitise .../... Il parle comme une culbute ratée et se conduit comme une grosse improbabilité pétrie en forme d'homme. Tout en lui est antipathique par conséquent indigne d'être considéré .../... Etrange le plaisir que je prends à provoquer la colère de l'exécutif .../... Les secrets laissent pressentir un enchantement intolérable, ils répandent l'odeur de quelque chose d'indiciblement beau .../... J'aime le bruit et le mouvement continuels de la grande ville. Ce qui s'enfuit continuellement force a adopter une règle .../...

Comme il est difficile de donner une expression vivante aux choses délicates et bonnes .../... Qui a du temps a gaspiller ne sait pas ce que le temps signifie .../... Etre chevaleresque des pieds à la tête, il serait à sa place au moyen âge. On sent à quel point la modestie est perdue dans le monde, sans espoir de salut.... Entré comme élève à l'Institut Benjaminta afin d'acquérir les quelques connaissances dont il a besoin pour entrer au service d'une personne quelconque. Lui même n'espère rien de la vie. Il souhaite être traité sévèrement afin d'apprendre ce que cela veut dire que de se dominer. Un élève de l'Institut Benjaminta est un brave zéro tout rond. Rien de plus. AU TENDRE Notre cerveau, d'abord reptilien. Car nos corps sont aussi des bêtes, des bêtes anciennes chargées de la mémoire intemporelle des gènes .../... Ces bêtes ne vivent que de tendresse, de la tendresse qui, parfois coule de nos regards, de maîtres et de maîtresses. Ce sont des bêtes profondes, des bêtes fondements. Elles nous tiennent dans l'espace. Elles nous donnent du temps .../... Elles sont pour nous cette relation première sur laquelle modeler toutes les autres. Nos corps, compagnes et compagnons de fond, par qui tout survient .../... Elles sont cette part de nous-mêmes qui ne nous appartient pas vraiment, que pourtant nous sentons nôtre, qui, vivante, vit sans avoir besoin de nos commandes, tout en combattant pour nous à chaque instant la peau forteresse, et ses monocytes réparateurs, le mucus fixateur et les larmes désinfectantes, les croûtes défensives et les plaquettes cicatrisantes, les globules chasseurs et les caillots protecteurs, sans compter les anticorps, ces fins empoisonneurs. même au plus propre, nos bêtes sont foyer douillet pour moisissures, champignons et bactéries de toutes sortes .../... Et pourquoi cette impression que nos bêtes s'arrêtent au cou, comme si le corps n'avait pas de tête ou, plutôt, comme si la tête avec tous ses trous n'était pas corps. Une question d'étagement, de redressement peut-être. Du nez au sol, au nez dans le vent. Un mouvement qui nous a fait perdre le chef et chasser les reptiles dans les viscères. Pauvre caverne cérébrale ouverte à tous vents, oscillant comme elle peut au bout de sa colonne .../... Et les bêtes que nous sommes ont dans les yeux, tout au fond, presque toujours camouflé ou voilé, le désir poignant de la tendresse du geste que parfois nous fait le maître, la maîtresse, de ces autres bêtes que l'on aime tant. *Françoise Charron*. Il est une chose extraordinaire que du gris se détache la voix claire de cet homme. Je me suis approché de ce regard perdu qui

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES : Juan Benitez,

Alessandro Bernardeschi,

Éric Domeneghetty, Jean

Fürst, Cécile Loyer et

Mauro Paccagnella

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE :

Florence Richard

MUSIQUE ORIGINALE :

Didier Casamitjana

PRODUCTION : Charleroi/

Danses, Bruxelles 2000,

Théâtre de la Balsamine,

Festival Bellone-Brigittines,

Kunstencentrum

Vooruit, DansWerkplaats

Amsterdam.

Avec le soutien

du Ministère de la

Communauté française

de Belgique - Service

de la Danse et Lod

Muziektheater

parle en nous ignorant / Le petit homme. Les gens qui nous voyaient disaient souvent : ainsi les spectres vont par cinq. Cinq frères plus âgés ou plus jeunes. / Ou bien cinq moi-même, multipliés autant de fois qu'il y avait du travail dans cet asile où nous servions les clients comme si la maison Usher tenait l'affiche sur la grande place./Je sais qu'à cette époque, il y avait encore nos parents et qu'ensuite ils sont disparus, laissant la mécanique marcher toute seule. / Les clients revenaient et tout allait par paires, dans une rigueur hallucinée. / J'ose alors une question / Qu'est-il arrivé ensuite ? / Il se mit à rire en me répondant. / Le petit homme / Elle est venue chez nous. / Elle s'est glissée simplement, comme une chose. / Il y avait tant à faire dans cet hôtel qu'elle ne fut même pas introduite. Elle s'imbriqua. Les gens s'en vont, même si les choses restent. / Il fallait donc faire vite et c'est d'abord André, le seul qui s'en est sorti en devenant clochard, je crois, qui l'a séduite en premier. Et puis Théo, l'aîné, l'intellectuel, qui est sûrement le plus timbré et qui s'est tué pour elle. Mais moi, je l'ai conquise par les petites cuillères. / J'aimais ses jambes fortes comme celle d'une autruche ou d'une sauterelle. / Puis elle est disparue. / Moi / Et alors ? / Le petit homme / Alors j'ai cassé les assiettes et puis j'ai mis le feu. / La porcelaine éparpillée.